

WITOLD HENSEL

REMARQUES SUR LES ORIGINES DES VILLES SLAVES *

Le texte de mon rapport ayant déjà été publié, je me crois dispensé de le répéter devant vous. En revanche, je voudrais — si vous le permettez — employer le temps qui a été mis à ma disposition, à ajouter à ce rapport quelques mots supplémentaires qui permettront, j'espère, de le comprendre mieux. Évidemment, je devrai me limiter à attirer votre attention sur certaines questions ou, tout au plus, à peine en esquisser quelques autres. Je me rends parfaitement compte que je ne parviendrai pas à lever par là tous les doutes. Dans une science aussi dynamique que l'archéologie, où le nombre de sources augmente en vitesse, toute tentative d'épuiser une question est irréalisable.

Dans mon discours d'inauguration je crois ne pas avoir assez souligné l'importance que j'attribue à une attitude opposée à tout schématisme dans les recherches sur les origines des villes, attitude que j'ai adoptée moi-même et dont la valeur a été mise en relief par des archéologues, tels que MM. H. Arbman, H. Jankuhn, B. A. Rybakov et J. Werner.

Je voudrais donc compléter le raisonnement présenté dans le texte imprimé de mon rapport, en soulignant encore une fois que la question des noyaux des villes futures, auxquels je donne le nom de « centres préurbains », constitue dans l'étude des origines des villes slaves un des problèmes prêtant le plus à la discussion. C'est d'ailleurs une des con-

* Discours d'inauguration au VI^e Congrès International des Sciences Pré- et Protohistoriques, relatif à l'étude: *Les origines des villes occidentales et orientales*, publiée dans « *Atti del Congresso Internazionale delle Scienze Preistoriche e Protostoriche* », Vol. I: *Relazioni generali*, Roma 1962, p. 233—262. Je profite de cette occasion pour corriger quelques fautes d'impression: ainsi à la p. 259, 5 ligne, du haut au lieu du XI^e on a imprimé X^e, et p. 256, 260 au lieu de Ivanskoje — Iverskoje. N'ayant pas eu la possibilité de publier le texte avec notes afférentes et de ce fait souligner l'énorme apport d'autres chercheurs dans les études sur les origines des villes slaves, — j'ai pris le parti de faire publier mon rapport encore une fois, mais avec bibliographie dans l'annuaire « *Slavia Antiqua* » Vol. X, Poznań—Warszawa 1962.

séquences de l'étude encore insuffisamment développée sur cette période de l'histoire concernant les centres slaves. On pourrait littéralement compter sur les doigts les centres slaves à documentation archéologique relativement sûre et permettant de supposer qu'ils étaient habités dans le temps, ne fût-ce qu'en nombre infime, par des marchands et des artisans. La supposition selon laquelle les villes slaves auraient été dans une période antérieure des centres préurbains, n'est donc qu'une hypothèse. Je crois utile de rappeler que M. Holger Arbman a aussi constaté dernièrement que le développement des villes scandinaves aux environs de l'an 800 se raliait à l'affermissement du pouvoir royal d'une part, et à la stabilité récente de l'ordre social de l'autre. Les germes des villes slaves ont fait leur apparition eux aussi, au cours d'une époque de transformations sociales et politiques du monde slave.

Dans mon rapport j'ai adopté l'hypothèse selon laquelle le centre semi-légitime de Wogastisburg aurait, lui aussi, été un centre préurbain. J'ai essayé de relier sa terminaison en « burg » au mot roman *burgus*. Mon hypothèse gagnerait sensiblement en probabilité si nous acceptions l'interprétation du mot *gast* (qui fait aussi partie du nom de Wogastisburg) proposée par M. R. Trautmann. Contrairement à l'avis de E. Muka et L. Niederle, M. Trautmann je suppose que *gast* est un équivalent du mot slave *gost* et du *hospes* latin, qui au Moyen Age avaient tous les deux aussi la signification de « marchand ». Si cette hypothèse s'avérait, il faudrait traduire le nom de Wogastisburg comme « burgum des marchands ». Cette interprétation expliquerait la locution *castrum Wogastisburg* qui, dans ce cas, aurait simplement désigné un *castrum* attaché à un burgum des marchands, c'est-à-dire un centre préurbain typique. La conformité phonétique est cependant trop évidente pour que l'on ose passer sous silence les dangers que cette interprétation recèle. Aussi cette opinion n'est elle qu'une hypothèse, et elle ne cessera d'en être une que si l'on parvient un jour à localiser l'emplacement de Wogastisburg et si les recherches archéologiques nous auront permis d'établir son aspect.

Les villes gérées par un droit local recèlent, à leur tour, tout un nombre d'énigmes qu'il nous faudra résoudre. Les ports, qui ont tout particulièrement attiré l'attention de H. Pirenne dans ses différents ouvrages, sont un des éléments ayant contribué à la formation de villes, et dont j'ai peut-être trop souligné l'importance. A cet égard, un rôle important est échu tant aux ports maritimes que fluviaux. Malheureusement, les recherches archéologiques dans ce domaine ne sont encore que très peu avancées.

Dans mon rapport, j'ai réservé une place importante aux plans des villes slaves du haut Moyen Age. J'ai beaucoup dit du rôle des *castra*

en tant que centres groupant le commerce et les métiers. Je n'ai pourtant pas suffisamment précisé peut-être mon point de vue sur la possibilité d'une formation polycentrique des villes, c'est-à-dire de la formation d'une ville autour de quelques petits *castra*, voisins l'un de l'autre. Les recherches de Mikulčice effectuées plus récemment par M. J. Poulik ont amené leur auteur à changer quelque peu son opinion antérieure sur la formation de cette ville ; je regrette de n'avoir pas eu la possibilité d'insérer cette correction dans le texte de mon rapport. Or, les recherches récentes de M. Poulik semblent suggérer qu'il a existé à Mikulčice quelques petits *castra* autour desquels s'est formé un habitat de type urbain. Il y a lieu de compter avec l'existence d'une pareille configuration à Cracovie et à Gniezno, sans parler de Prague, où le rapport ayant existé autrefois entre Hradčín et Vyšehrad nous est toujours encore inconnu. Les deux centres ont cependant sans conteste existé au X^e siècle et en fin de compte, ont tous deux participé à la formation de Prague. En tout cas, il faut que les recherches futures accordent une attention particulière à cette question. Je me permettrai encore de mentionner qu'en Pologne ce problème a été posé le plus nettement par M. K. Dzięwoński.

Je ne me suis pas arrêté assez dans mon rapport sur l'aspect des centres en question. J'aurais dû augmenter sensiblement son contenu. D'ailleurs, beaucoup parmi mes éminents Collègues qui prennent part à nos débats actuels sont eux-mêmes auteurs des découvertes les plus renommées de nos jours ; ils pourront donc nous présenter les résultats de leur recherches sur les centres urbains beaucoup mieux que moi-même. De mon côté je me bornerai à quelques exemples de l'aménagement spatial dans les villes slaves, où parfois une étonnante stabilité du plan se fait observer. Un exemple classique à cet égard est le parcours de la rue Velikaja, de Novgorod-la-Grande, qui a été le même pendant toute une longue période de temps depuis le X^e siècle, ainsi que le croisement des rues Velikaja et Cholopskaja, qui n'a pas changé depuis le début du XI^e siècle. On observe cependant des cas où, par contre, le réseau routier changeait.

Les maisons du *castrum* et des *suburbia* slaves étaient pour la plupart de solides constructions de bois. Dans les faubourgs, en revanche, ainsi qu'au cours des époques de transition qui succédaient, par exemple, à de grandes incendies, on construisait en premier lieu des habitations plus primitives, à murs en clayonnage. On l'a constaté tant chez les Slaves de l'Est, que chez ceux de l'Ouest. N'oublions pas pourtant que les recherches archéologiques qui apportent chaque année des sources toujours plus abondantes prouvent (et certaines mentions écrites le confirment, comme celle de Saxo Grammaticus dans le cas d'Arcona), que dans cer-

tains centres slaves, pour la plupart dans ceux de type urbain, on bâtissait des maisons à étages. On a constaté de tels bâtiments à Novgorod-la-Grande et à Opole. Je me sens obligé à dire à cette occasion, qu'il n'est ni juste, ni correct d'envisager dans chaque cas les demi-fonds de cabanes comme une des manifestations d'un primitivisme de construction général. Ce type de bâtiment se lie, il est vrai, à un système de l'art constructif traditionnel, vieux de plusieurs millénaires. Au cours du progrès on observe pourtant la division de ce type de constructions, pour ainsi dire, en deux courants. Le premier va quelquefois jusqu'aux temps historiques, donc assez proches chronologiquement de nous ; il a survécu jusque là, en conservant tout le primitivisme qui lui était propre à l'origine. Le second démontre nettement un enrichissement et une différenciation graduels. De fait, il ne reste parfois du type ancien que l'enfoncement du bâtiment dans le sol, et non pas de l'habitation entière, mais d'une de ses pièces seulement. Les autres traits caractéristiques de ces constructions tiennent nettement de ceux des bâtiments construits à ras du sol, sur emplacement non excavé, et, de plus, de leur type perfectionné. On trouve d'admirables exemples de ce genre parmi les constructions populaires rurales, de type archaïque. Les exemplaires conservés en plein air dans le musée de Bucarest sont particulièrement instructifs. L'ensemble de ces données suggère donc, que chaque cas de demi-fonds de cabane découvert dans un centre urbain slave doit être examiné à part. Le seul fait de son existence ne suffit pas pour nous apprendre quoi que ce soit sur le niveau culturel de ses habitants. Les traits caractéristiques du bâtiment sont seuls à pouvoir nous en informer.

Différents problèmes rattachés aux aménagements communaux des villes slaves au droit local sont eux aussi peu étudiés. Rappelons entre autres les rues, pavées pour la plupart, comme on sait, de bois ; ensuite les bains, les conduits d'eau, la question de la propreté des villes. Il y a à résoudre, par exemple, la question suivante : les bains étant assez rares dans les sites en question, ne faut-il pas les traiter, ne fût-ce qu'en partie, comme un des aménagements communaux ? Il est d'ailleurs possible que les bâtiments servant aux bains aient appartenu à la classe dirigeante de la ville. Autrement dit, ils auraient été un des critères déterminant la position et l'importance sociale de leurs usagers. Le nombre de puits, lui aussi, était limité dans les villes slaves au droit local. Malheureusement, l'étendue de leur usage n'est pas connue. La majorité de la population utilisait pour la plupart soit l'eau courante, soit celle des lacs. Ils se munissaient d'eau de la même manière que les habitants de la campagne. C'est une des raisons pour lesquelles on fondait les villes à proximité de réservoirs d'eau de toute sorte. Les con-

duits d'eau étaient rares. Nous les connaissons de Novogrod-la-Grande. On prenait soin ensuite d'entretenir en bon état non seulement les rues, mais aussi autres voies de communication. Les découvertes effectuées dernièrement sur le territoire de l'Allemagne de l'Est, sans parler d'autres faits connus depuis longtemps, en sont la preuve. Des matériaux particulièrement importants ont été fournis par les recherches de MM. W. Unverzagt et E. Schuldt sur le terrain de Mecklembourg (Teterov et Behren-Lübchin). Je me crois en devoir de rappeler à cette occasion la très importante remarque méthodique de M. H. Jankuhn sur la nécessité de tenir compte, dans les recherches sur les centres urbains, du réseau routier qui y conduisait. Je suis enclin cependant à partager l'avis que la position de différents centres sur la tracé des importantes voies de communication a contribué à leur développement. Il ne faut pourtant pas oublier un autre trait caractéristique pour le Moyen Age, le différenciant de l'Antiquité : en règle générale, le réseau routier dans le Moyen Age jouait un rôle secondaire dans la formation des centres urbains. Autrement dit, les routes n'étaient pas la cause, mais la conséquence de la formation des villes. Le Moyen Age était une époque où l'humanité ne savait pas encore se libérer de sa dépendance des conditions géographiques qui lui étaient imposées. Une situation physiographique avantageuse au point de vue de la communication a déterminé plus d'une fois la formation d'une ville dans tel ou autre endroit. C'est pour cette cause que des *castra* et des villes ont été fondés sur le croisement des importants passages naturels.

La discussion sur le rôle du commerce dans la formation et dans le développement des villes est née presque au même moment que les recherches sur les origines des villes mêmes. On peut y distinguer plusieurs étapes. Parmi les opinions les plus extrêmes il faut citer celles des historiens étudiant les villes slaves et attribuant au commerce le rôle de l'unique facteur de la formation des villes russes. Il suffit de citer à cette occasion deux noms de marque, Klučevski et Pirenne, pour saisir la tendance de leur point de vue. Ajoutons, qu'à l'égard de certaines villes slaves, on observe dernièrement des tentatives de sous-estimer le rôle du commerce dans leur développement. Évidemment, il est naturel que ce revirement ait été suivi d'une réaction allant en sens inverse et attribuant derechef au commerce un rôle prédominant dans la formation des villes, mais en soulignant, cette fois, l'importance d'autres facteurs. Tout en partageant entièrement l'avis entre autres de MM. A. Gieysztor, H. Jankuhn, B. A. Rybakov, S. A. Tarakanova, K. Tymieniecki et N. N. Voronin, qui trouvent que la genèse d'une ville ne peut jamais être envisagée d'après un point de vue schématique, je me permets, quand même, d'affirmer qu'il serait impossible et erroné

d'exclure, dans certains cas, le rôle prépondérant du commerce dans la formation de certaines villes (à condition, évidemment, que cela se soit passé dans une situation créée par l'existence simultanée d'un ordre social et politique plus développé). Ce ne sont toutefois que des cas exceptionnels, qui ne font pas la règle. En effet, l'essor d'une ville est dû, non seulement au commerce, mais aussi au développement des métiers. Le commerce lointain limité à une certaine époque en tant que facteur de la formation des villes, comme le pratiquent dernièrement certains archéologues, ne répond pas aux exigences de la science. Je concède qu'il y a quelques prémisses qui témoignent en apparence en faveur de cette hypothèse. Dans le fait cependant — et je répète que je parle de la règle générale, et non pas des exceptions qui sont toujours possibles — dans le fait donc, le problème est à peu près analogue à la situation d'agglomération, où ont lieu des foires à dates fixes, dont l'épanouissement contribue à grouper un nombre toujours grandissant des artisans. Ce n'est que la présence des artisans qui fait que l'agglomération devient ville. Sans métiers, elle serait, tout au plus, un *emporium* commercial. Dans la formation des *emporia* commerciaux la voix décisive appartient au commerce lointain. Une ville toutefois ne commence à exister qu'à partir du moment où, dans la même agglomération, se soient groupés d'une part les marchands, et l'artisanat de l'autre. Permettez moi de rappeler que les fouilles archéologiques communes polono-italiennes de Venise, effectuées sous la direction de M. Bognetti avec la participation des mes disciples et collaborateurs qui, aujourd'hui, prennent part à nos débats, à savoir : M. L. Leciejewicz, ainsi que M^{me} et M. S. Tabaczyński, ont prouvé que même à Venise qui est un des exemples les plus classiques d'un centre de commerce lointain, on découvre à la base de la formation de la ville, à côté du commerce, les métiers. Je peux rappeler aussi que M. Jankuhn dans son dernier article, *Zur Fortführung der Ausgrabungen in Haithabu*, qu'il m'a bien voulu offrir pendant notre Congrès a souligné à juste titre qu'à Haithabu a existé à partir de la seconde moitié du IX^e siècle un quartier des artisans. Haithabu a été donc à cette époque, non seulement un centre de commerce lointain, mais aussi de l'artisanat. L'*emporium* commercial devenait donc une ville proprement dite.

En revanche, je crois justes les opinions qui attribuent au commerce lointain une place importante dans le développement de tout un nombre de centres grands-moraviens, ainsi que, plus tard dans celui des villes russes, tchèques, polonaises et véléto-obodrites, à partir du X^e siècle jusqu'au déclin du XI^e. Je partage aussi entièrement l'opinion de M. B. A. Rybakov, selon lequel la céramique est un des importants déterminants archéologiques de la formation des villes slaves. Tous les

exemples dont je dispose prouvent que partout où l'on rencontre une céramique faite au tour, il y a lieu de compter avec l'existence de villes au droit local. Dans de tels cas, la céramique à la technique plus primitive ne disparaît pas entièrement. Elle survit cependant, en premier lieu, dans les centres ruraux, d'où, à ce que le démontre l'exemple de Poznań et de Gniezno, ainsi que celui de nombre d'autres agglomérations, elle parvenait aux centres de type urbain. Je me suis occupé de cette question dans un de mes ouvrages précédents, ainsi que dans la conférence que j'ai eu l'honneur de présenter à la session de Berlin, organisée par M. le professeur Unverzagt et consacrée spécialement à la céramique européenne médiévale ; je me crois donc dispensé de caractériser devant vous l'attitude que j'y ai adoptée alors. Je voudrais aujourd'hui attirer votre attention sur d'autres métiers, surtout sur la métallurgie et la forgerie. L'état actuel de nos recherches sur leur développement est, en effet, suffisamment avancé pour essayer de diviser ces deux grandes branches de la production en périodes intérieures. La coïncidence existante entre le développement de ces deux métiers et l'épanouissement graduel des villes est évidente, (les résultats des dernières recherches obtenues dans ce domaine par les chercheurs soviétiques, polonais, tchèques et d'autres pays, ont été récemment interprétés dans une belle monographie sur la forgerie par M. Radomir Pleiner, archéologue tchèque). Il en est à peu près de même dans le domaine des autres métiers. Cela serait cependant simplifier la question que de relier les origines des métiers uniquement aux villes. Il est inutile de rappeler ici que les origines de la différenciation des métiers remontent à des siècles antérieurs à la formation des villes et que, en outre, il y a eu des agglomérations d'artisans asservis qui, elles, n'avaient rien à voir avec les villes. Le problème ressemble donc en quelque sorte à celui du commerce. Il n'y a aucun doute, à mon avis, que tant les problèmes du commerce lointain, que les questions, relatives surtout à l'organisation des métiers, exigent encore de vastes recherches à l'avenir. De nombreux problèmes extrêmement intéressants n'ont encore été qu'abordés dans divers travaux scientifiques. Je me permettrai de rappeler aussi que tout un nombre de questions portant sur les trésors et les parures du haut Moyen Age, que l'on croyait définitivement résolues grâce aux travaux scientifiques de professeur R. Jakimowicz, exigent des études nouvelles. Les recherches poursuivies actuellement en Pologne sur ce problème, qui tient tant du commerce que des métiers et de l'art de l'ornementation, démontrent que les trésors recèlent encore différentes possibilités de nous montrer sous un jour nouveau divers sujets très importants. Ils nous permettent, par exemple, de prendre connaissance de la vie des villes polonaises au droit local. On manque jusqu'à présent

d'études approfondies et mettant à profit les sources archéologiques sur les problèmes de l'organisation du commerce à l'époque de sa naissance dans les pays slaves. Il faut toutefois citer ici les quelques importantes études de M. B. A. Rybakov sur l'étendue géographique du débit des produits artisanaux. Quelques uns des derniers ouvrages de M. Joachim Werner poursuivent un but similaire. Il faut classer aussi dans la même catégorie les recherches de M. Tichomirov sur les distances entre les grands centres en Russie, et enfin les miennes sur celles séparant les centres moyens en Pologne. Parmi les problèmes il est particulièrement important d'approfondir nos recherches sur la production et la vente des denrées alimentaires sur la participation de l'artisan au commerce (si bien visible en Scandinavie), enfin sur l'activité de petits trafiquants.

La science historique est pour la plupart unanime aujourd'hui à ce que les villes de l'Europe médiévale, celles des Slaves y compris, n'ont pu se former que sur des territoires dominés par des organismes politiques suffisamment développés, à savoir — des États. Je me limiterai à citer plusieurs noms de chercheurs représentant récemment cette opinion, ou l'ayant représentée dans le passé : H. Ammann, H. Arberman, A. V. Arcichovski, S. Arnold, A. Bardach, J. Böhm, E. Ennen, A. Gieysztor, B. A. Grekov, W. Hensel, K. Jażdżewski, G. Labuda, H. Ludat, H. Łowmiański, H. Planitz, J. Poulik, B. A. Rybakov, M. N. Tichomirov.

Les opinions scientifiques au sujet du rôle de l'arrière-pays dans la formation d'une ville s'accordent le plus souvent aussi. Chaque cas, toutefois, doit être étudié individuellement. On rencontre, par exemple, quelquefois sur le territoire slave des cas rappelant celui de Haithabu. Il y a lieu donc d'appliquer à certaines villes slaves les observations de M. H. Jankuhn sur Haithabu. Ce chercheur a relevé à juste titre que Haithabu s'était formé *in vacuo*. L'importance de son arrière-pays n'a grandi que grâce et durant l'existence de ce centre. Une étude individuelle de chaque cas est indispensable pour une autre raison encore : il nous faut savoir si l'arrière-pays de la ville en question suffisait pour l'approvisionner pendant toute l'année, ou seulement pendant quelques mois.

M. Georges Duby, dans son ouvrage *L'économie rurale et la vie des campagnes dans l'Occident médiéval* (Paris 1962), rappelle des cas particulièrement instructifs à cet égard. Ayant choisi Florence comme exemple, il nous apprend qu'au XIII^e siècle l'arrière-pays de cette ville, suffisait pour l'approvisionner pendant 5 mois ; la ville devait donc faire venir les denrées pendant 7 mois de régions plus éloignées. Le même auteur admet que pour alimenter dans l'Europe occidentale une ville de 3000 habitants au XIII^e siècle, il fallait mille tonnes de grain.

Un arrière-pays de 3 mille hectares d'étendue aurait suffi, d'après l'auteur, pour couvrir la demande de cette ville. Les superficies présentées par M. Duby sont calculées plutôt quelque peu trop bas que trop haut. Beaucoup dépendait d'ailleurs, à cet égard, de la technique adoptée dans la culture du sol et de l'espèce de la glèbe entourant le centre. Ces chiffres, toutefois — discutables ou non — nous mettent en face d'une importante question, à savoir : dans quel degré les grands centres urbains pouvaient-ils profiter directement de leur propre arrière-pays, au fur et à mesure que se formaient, de plus en plus nombreux, les centres moyens et petits ? Voilà un problème qui va certainement concentrer notre attention à l'avenir. Il est d'ailleurs étroitement lié à la nécessité d'entreprendre de larges recherches sur l'habitat rural slave. Sans l'étude de centres ruraux, il nous serait impossible de répondre à tout un nombre de questions très importantes concernant les villes slaves du haut Moyen Age.

J'ai réservé une large place dans mon rapport aux analogies qui se font observer en général dans la formation des villes dans tout l'Europe du haut Moyen Age, aussi bien occidentale, que centrale et orientale. En revanche, j'ai moins parlé des différences existantes parmi elles. C'est pourquoi je me crois d'autant plus autorisé à signaler ici au moins, un certain moment qui, d'une part, se relie à l'existence de villes dans une partie de l'Europe occidentale à l'époque romaine, et de l'autre se rattache à l'adhésion plus ancienne de ces terrains au christianisme, ce qui, en conséquence, était la cause de l'existence plus ancienne qu'ailleurs d'évêchés, siégeant presque en règle générale dans les anciennes *civitates* romaines. Par conséquent, les villes occidentales pouvaient se former tant sur la base de petits *castra* des seigneurs laïques, que sur celle des *civitates* épiscopales. Évidemment, la genèse des villes occidentales a eu beaucoup plus d'autres formes encore. Je n'en mentionne que deux, car ce sont celles où la différence entre la formation des villes occidentales et celle des villes slaves est le mieux perceptible. Dans les villes slaves, le rôle décisif est échu d'abord aux seigneurs féodaux laïques. L'influence du clergé païen est en revanche de beaucoup moins sûre. Si même elle avait existé, elle n'avait eu qu'une importance très limitée.

Parmi les questions plus détaillées dont j'ai dû, évidemment, passer beaucoup sous silence, il y a cependant une qui mérite particulièrement l'attention. Elle est plutôt une proposition de chercheur, qu'une tentative de solution. Je pense, notamment, au rôle des villes slaves dans l'appropriation et la transformation des grands courants de l'art de l'époque, et à la formation d'un art typiquement slave. Nous ne sommes il est vrai qu'au début de l'étude des éléments autochtones dans la civili-

sation des Slaves du haut Moyen Age. Ce ne sont que les recherches plus récentes qui, nous ayant fourni des sources plus abondantes, exigent une réponse aux nombreuses questions relatives à ce domaine de la vie des Slaves. Elles ont prouvé par exemple, que les Slaves de l'époque ont pris une part active dans la formation de l'art européen. Il suffit de citer ici à titre d'exemples l'art kievien, bien que de provenance byzantine, mais à traits caractéristiques nettement russes ; les oeuvres d'art roman, découverts dernièrement en Pologne, en sont une autre preuve, et non moins éloquente. Le niveau élevé des métiers artistiques en Pologne, s'inspirant souvent de milieux étrangers, vient à son tour documenter ces suppositions. Aussi peut on dire que les artistes autochtones ou étrangers qui ont déployé leur activité dans les villes slaves, ont été les inspirateurs de l'adoption par l'art slave des idées les plus créatrices de l'art européen. Les détails de ces changements très compliqués qui se déroulaient dans le domaine de l'art slave, ainsi que le sujet de différents motifs d'ornementation observés sur les produits de l'art artisanal, attendent toujours leur explorateur. A l'heure actuelle, on ne peut qu'apercevoir la ligne générale du problème, qui permet cependant de prévoir quelle direction il nous faudra prendre dans les recherches à venir.

J'avoue que je me suis trouvé dans un grand embarras quand j'ai essayé de choisir les diapositives propres à illustrer certaines thèses de mon rapport. Le matériel provenant de divers territoires slaves est déjà tellement abondant, que le choix le plus modeste devrait englober plus de 150 illustrations, chose évidemment irréalisable dans les limites du temps dont je dispose. Quelques dizaines de diapositives ne pourront vous donner qu'une idée de l'aspect de principaux types d'agglomérations dont j'ai parlé, ainsi que leur aménagement spatial. Une quinzaine d'autres illustrations vous montreront les antiquités découvertes dans différents centres et se rattachant aux occupations qui y étaient pratiquées. Cela ne sera pourtant, je le répète, qu'un choix absolument incomplet, où j'ai renoncé même à présenter certains profils admirablement conservés, ceux, par exemple, de Novgorod-la-Grande ou de Szczecin, où l'on peut observer jusqu'à 30 niveaux des couches culturelles superposées.

J'ai tâché, dans mon discours d'inauguration de mettre en relief certaines questions relatives aux origines des villes slaves. Ni dans ce discours, ni dans mon rapport je n'ai évidemment pas pu épuiser toute leur richesse, ni tous les problèmes se rattachant à cette question. De même, je n'ai pas pu présenter toutes les opinions formulées à ce sujet. J'espère pourtant, qu'en dépit de ces lacunes dont je me rend parfaitement compte, mon rapport donna, quand même, une idée du très grand

apport de l'archéologie dans notre connaissance du passé des villes slaves, et qu'il démontra que pendant une période de temps relativement courte, nous avons réussi à découvrir ce segment du passé de l'Europe, peu connu auparavant. Indépendamment de différentes possibilités d'interprétation, il faut reconnaître que l'on a fait là un énorme travail. Quant aux différences d'interprétation, elles trouveront sans nul doute leur reflet dans nos débats. Ne leur permettons pas de nous décourager. Les divergences d'opinion, même si certaines parmi elles nous choquent, contribueront à vérifier les résultats déjà obtenus. J'espère qu'avec le temps mon opinion sur les origines des villes slaves, telle que je la vois aujourd'hui et dont je vous ai présenté le tableau, sera modifiée ou enrichie de telle ou d'une autre façon.

Pour finir mon discours d'inauguration, permettez moi de souligner, et cela avec insistance, que malgré le travail déjà accompli, il ne nous reste pas moins à faire. La réalisation d'aussi grandes recherches serait aujourd'hui inimaginable sans une large coordination internationale des travaux. Nous ne pourrions apprécier à sa juste mesure le développement de différents centres urbains de l'Europe, que si nous y appliquons des critères de comparaison uniformes. La réalisation de cette tâche exigera une collaboration internationale organisée. Dans la recherche sur différents centres urbains il nous faudra, en effet, appliquer dans chaque pays une méthode microgéographique, ajustée toujours avec la même exactitude à différentes situations. L'utilité de cette méthode dans les recherches archéologiques a déjà été constatée dans de nombreux pays, entre autres en Allemagne, en France, en Hollande et en Pologne ; ses qualités ont été relevées plus d'une fois (citons à titre d'exemple MM. G. Duby, A. Gieysztor, M. H. Jankuhn, H. Łowmiański, B. A. Rybakov, J. Werner et enfin moi-même). Appliquée avec conséquence dans les recherches archéologiques, la méthode microgéographique nous apportera d'inappréciables résultats. Enfin, il serait inutile de dire que ces recherches de grande envergure dans le futur exigeront une large application des méthodes modernes adoptées déjà par les sciences naturelles et techniques. Je me crois également tenu de citer les justes propositions du dernier symposium de Venise qui s'est spécialement occupé des méthodes de recherches archéologiques. Les participants de ce symposium ont formulé à juste titre le désir de mettre à profit dans les recherches archéologiques l'expérience de la collaboration internationale acquise durant l'année géophysique ; cette année marque une ère nouvelle de collaboration entre les spécialistes de différents pays dans le domaine de la géophysique. Nous comprenons de mieux en mieux qu'il est impossible que chaque centre de recherches scientifiques possède à son unique disposition tous les moyens modernes

indispensables pour ses recherches scientifiques ; on pourrait en plus éviter des lacunes au moyen de la spécialisation précise des pays dans différents domaines de la science. Nous nous rendons parfaitement compte, que ce ne sera pas une chose facile à faire. L'expérience nous apprend d'ailleurs que les travaux collectifs, groupant des spécialistes de différents domaines scientifiques, apportent des résultats d'une valeur irremplaçable. Je me permettrai de citer à titre d'exemple des travaux collectifs de ce genre faits entre autres en Allemagne, en Angleterre (sur des villages médiévaux disparues), en Pologne, et Tchécoslovaquie et en U.R.S.S. Le second pas qui est à faire maintenant, c'est de poursuivre ces recherches à l'échelle d'une collaboration internationale. Il serait inutile d'ajouter que l'étude des villes, à l'aide de la méthode archéologique, porte non seulement sur les origines des villes slaves, scandinaves, allemandes, italiennes, ou anglaises, mais qu'elle constitue, au fond, une méthode au moyen de laquelle il faut étudier les origines de toutes les villes du haut Moyen Age dans toute l'Europe. C'est nécessaire aujourd'hui, plus que jamais, car les preuves s'accumulent pour démontrer la nécessité d'étudier aussi les villes des autres continents à l'aide de cette méthode. L'aspect mondial de ce problème est aujourd'hui indiscutable. On pourrait dire, il est vrai, qu'il y a beaucoup d'autres questions préhistoriques englobant un domaine géographique non moins vaste, sans que l'on crée, dans le cadre de notre Union, un comité spécial pour les étudier. Je pense cependant que le fond du problème ne consiste pas dans ce cas dans son aspect géographique, mais surtout dans son caractère compliqué, et dans l'influence qu'avait la naissance des villes sur les époques suivantes.

Il y a, enfin, un fait avec lequel il faut compter : c'est qu'un Comité, pareil à celui dont je parle, existe depuis des années dans le cadre de l'Union des Sciences Historiques. L'importance accrue de l'archéologie dans les recherches sur les villes exige une coordination des travaux des historiens et des archéologues dans ce domaine. Or, cette coordination ne peut être réalisée autrement que par l'Union elle-même. Bref, les tâches qui incomberaient au Comité de Recherches sur les origines des villes près de l'Union Internationale des Sciences Pré- et Protohistoriques, seraient entre autres les suivantes :

1. L'organisation d'un service d'information au sujet des recherches sur les centres urbains poursuivies dans divers pays.

2. Activités visant à l'échange de renseignements sur l'expérience acquise et sur les méthodes appliquées dans ce domaine par différents pays.

3. Organisation de symposiums sur les problèmes relatifs aux origines des villes.

4. Organisation de l'accès, pour les membres de notre Union, aux laboratoires de différents pays.

5. Activités ayant pour but la possibilité d'organiser des recherches internationales sur les centres urbains dans les pays dits arriérés.

6. Publications.

7. Discussions et autres activités, visant à établir une méthode uniforme de publication des sources, livrées par les fouilles archéologiques exécutées sur le territoire des centres urbains.

La dernière proposition exige, à ce que je crois, quelques mots d'explication. Comme on sait, les fouilles exécutées sur le terrain de différents centres urbains apportent des sources archéologiques en telle abondance qu'il est pour la plupart impossible de les publier au complet. D'autre part, si les faits que l'on étudie sont confirmés, hélas de plus en plus souvent, non pas par les sources mêmes, mais par l'interprétation de ces sources faites par leurs explorateurs, il devient impossible qu'un chercheur puisse utiliser consciemment les résultats des fouilles pour ses propres travaux. C'est un problème extrêmement difficile et compliqué, pour ne pas tomber dans un schématisme méthodique d'un côté et de l'autre, de laisser aux sources leur sens dans leur contexte. C'est, toutefois, un devoir qu'il faut assumer.

Je serais enclin d'ajouter à ce dernier point des devoirs du futur Comité la coordination des travaux des recherches de l'Union Internationale des Sciences Pré- et Protohistoriques avec ceux de l'Union Internationale des Sciences Historiques dans le domaine des études sur le développement des villes.

Enfin, il faut que notre futur Comité prenne l'initiative d'organiser un plan de travaux et de ces propres activités pour les présenter au Congrès de notre Union, et à ses autorités. Il serait inutile d'ajouter qu'il devra collaborer avec tous les autres Comités de notre Union.

En prenant comme point de départ cet exposé sommaire que je viens d'esquisser, je demande de bien vouloir le présenter à notre Section, et avec son acquiescement soumettre à notre Congrès l'acceptation de la résolution suivante :

Conformément à la résolution de la Section 5^e du VI Congrès International des Sciences Pré- et Protohistoriques de Rome, le Congrès décide de constituer, près du Conseil Permanent de l'Union des Sciences Pré- et Protohistoriques, un Comité de Recherches sur les origines des villes. Les tâches du Comité consisteraient entre autres : à faire un projet des recherches sur les plus importants problèmes concernant les villes du haut Moyen Age et à les coordonner avec les travaux de l'Union Internationale des Sciences Historiques. Le Comité serait chargé de déployer toutes les activités nécessaires pour approfondir la collabora-

tion internationale des recherches sur les origines des villes, et surtout à établir un échange permanent des nouvelles expériences acquises dans les domaines de la méthode scientifique.

L'acceptation de cette résolution nous permettrait de faire un grand pas en avant dans les recherches sur les origines des villes et contribuerait à établir une collaboration scientifique générale ; elle nous permettrait d'obtenir une réponse certainement plus satisfaisante aux problèmes encore obscurs concernant la période initiale du développement des villes slaves.